

BENOÎT PIVERT

Philippe Muray, exorciste

Il n'est pas toujours besoin d'avoir été nommé par un évêque pour exercer la fonction d'exorciste. C'est ce que prouve Philippe Muray à travers ses *Exorcismes spirituels* dans lesquels l'écrivain traque ces démons qui assaille les sociétés modernes. Il les appelle un à un par leur nom et rêve sans doute, comme dans l'Evangile de Matthieu, de les voir entrer dans un troupeau de pourceaux et se ruer dans un précipice, mais les démons de la modernité sont coriaces et la tâche de Philippe Muray ressemble à un travail de Sisyphe. A vrai dire, rien ne prédisposait l'écrivain au ministère d'exorcisme. Cet Angevin, né en 1945, se tourne d'abord presque logiquement vers la littérature, ayant grandi aux côtés d'un père, traducteur de romans anglo-saxons et auteur de livres pour la jeunesse. Les premiers écrits de Muray seront donc des romans, *Une arrière-saison* (1968) et *Chantpluriel* (1973). Déjà, l'écrivain est éclectique puisqu'il s'essaie parallèlement au théâtre avec une pièce au titre étonnant, *Au cœur des hachloums* (1973). Premier signe d'un esprit anticonformiste qui ne cessera de s'aiguiser, Muray publie en 1981 un essai sur Céline, l'écrivain maudit, et consacre en 1984 un ouvrage aux liens inattendus entre occultisme et socialisme, *Le XIX^e siècle à travers les âges*. C'est avec *L'Empire du bien* (1991) que Philippe Muray se révèle au public tel qu'on le connaît aujourd'hui, à savoir l'homme qui démasque les Tartuffes contemporains, dénonce l'hégémonie d'un discours bien-pensant et politiquement correct dont l'objectif inavoué est d'escamoter le réel au profit de l'illusion collective d'une humanité en marche vers le Bien suprême. Dès lors, il n'aura de cesse, jusqu'à sa mort survenue en 2006, de chasser les démons qui l'encerclent, redoutables derrière leurs apparences séraphiques. Signe de la puissance de l'adversaire, ce ne sont pas moins de quatre volumes d'exorcisme que Philippe Muray a rédigés entre 1997 et 2005. Nous nous attacherons dans le texte qui suit au tome III de ce traité de démonologie, publié en 2002 à Paris aux éditions *Les belles lettres*.

Si l'on en croit la préface de ce volume rédigé par Muray lui-même, *Exorcismes spirituels*¹ III n'a rien à voir avec *Exorcismes spirituels I* et pas davantage avec *Exorcismes spirituels II* parce que, entre-temps, la situation se serait considérablement dégradée et les maux nettement aggravés. Mais de quels maux parle-t-on au juste, puisqu'il faut bien finir par appeler ici aussi les démons par leur nom ? Selon Philippe Muray, les sociétés occidentales sont malades. Malades d'avoir voulu abolir ce qui était, de tout temps, structurant, à commencer par les différences, les oppositions et les conflits. Plus question aujourd'hui de différence des sexes, de conflits entre générations ni de séparations entre les espèces. Dans cette société possédée par l'obsession de l'égalité et de l'harmonie érigée en impératif catégorique, la « frontière » est devenue un mot à bannir du vocabulaire, au profit d'une totalité informe. La première frontière à tomber fut la frontière entre les sexes. Dans une analyse qui préfigure *Le premier sexe* d'Eric Zemmour, Muray montre que, sous les coups de boutoir des féministes, des *gender studies*, des Pierre Bourdieu et Sylviane Agacinski, le

¹ Philippe Muray, *Exorcismes spirituels III*, Paris, Les belles lettres, 2002.

masculin a été diabolisé et est devenu synonyme de brutalité, agressivité, esprit de compétition – l’horreur absolue dans un monde qui se veut harmonie parfaite. Muray cite Pierre Bourdieu qui assigne aux homosexuels un rôle d’éclaireurs et qui dénonce dans *La domination masculine* la différence des sexes comme « une fiction, fruit d’une violence symbolique ». Philippe Muray en conclut, non sans malice : « Vous pensez voir ici un vagin et là une verge ? Vous avez rêvé. Il ne s’agissait que de « constructions sociales et culturelles », d’une « crispation sur le biologique »². Pour lutter contre les stéréotypes dépassés, il convient que les petits garçons jouent à la poupée, que les pères demandent des congés pour s’occuper des enfants et que les hommes apprennent à pleurer – des ateliers ont été conçus dans ce but aux Etats-Unis, toujours à la pointe du progrès. Au Québec, nous apprend Philippe Muray, les nouveaux mâles sont appelés « les hommes roses » - du nom de la couleur associée aux petites filles. La novlangue met le féminin désormais partout. Le romancier Richard Russo en offre dans *Un rôle qui me convient* un exemple caricatural à travers le personnage de l’universitaire Ouelle, ainsi surnommé car, ayant appris par cœur les leçons des féministes, il n’ose plus jamais dire « il » sans ajouter aussitôt « ou elle ». Philippe Muray se moque, lui aussi, de ces avatars linguistiques de la parité obligée en parlant de ces « enfants non désiré-e-s qui sont aimé-e-s et épanoui-e-s quand même »³. S’il choisit le registre humoristique, c’est parce que, à ses yeux, les féministes sont des « Ubues » et des « comiques troupières ». Pour autant, leurs œuvres ne l’amusent pas vraiment, intimement convaincu qu’il est du fait qu’une société dont on a chassé tout principe masculin est une société qui a perdu ses repères, engendrant des hommes complètement désorientés qui ne savent plus quelle attitude adopter pour séduire ou s’affirmer... et des femmes tout aussi déboussolées qui jouent les castratrices, s’étonnent de ne plus trouver de vrais mâles au lit et vont passer leurs vacances au Maghreb pour connaître l’extase dans les bras des derniers machos de l’espèce.

Parmi les autres frontières dont Muray regrette la disparition, il y a encore les frontières entre les pays. L’écrivain est loin de partager l’euphorie des europhiles lors de l’abattage des postes douaniers. Sans doute devine-t-il déjà les inconvénients de l’« espace Schengen », afflux massif de proxénètes en provenance des pays de l’Est, circulation facilitée des trafiquants de drogue en l’absence de contrôles douaniers systématiques et autres maux régulièrement dénoncés par les « eurosceptiques ». Pour Muray, il n’y a, malgré ce qu’on voudrait nous faire accroire, rien de ringard à ce que subsistent des Français, des Allemands, des Italiens, avec leurs particularismes, leur langue, leurs us et coutumes. Ce qu’il juge suspect, en revanche, c’est cette fiction de l’Européen, abstraction sans racines, citoyen d’une entité voulue par des politiciens et des économistes. Comme toujours, l’économie s’est soumise à l’esprit du temps et désormais les voyageurs ne parlent plus de « pays » mais de « destinations ». Muray a également la nostalgie des frontières entre espèces. Les droits des animaux lui semblent une élucubration. Plus grave, la modernité triomphante a oublié que les vaches n’étaient pas carnivores et a entrepris de les nourrir avec des farines animales. Avec le succès que l’on sait : la vache est devenue « folle » et des hommes en sont morts. La folie des modernes n’est pas toujours meurtrière, elle est parfois tout simplement ridicule, ainsi lorsque nos contemporains

² P. 223.

³ P. 134.

s'avisent de nier les frontières entre les générations, que les mères s'habillent comme leurs filles, que les parents parlent verlan comme des adolescents et que des vieux – pardon, des seniors – se font lifter pour vivre dans l'illusion d'une éternelle jeunesse. C'est ce déni de réalité qui, selon Muray, caractérise le mieux la modernité.

Pour parler en termes psychanalytiques, on pourrait dire que la modernité a érigé le principe de plaisir en art de vivre et refuse « la castration » définie par le psychanalyste J.D. Nasio comme limite imposée à la jouissance⁴. Pour les modernes, tout doit être festif et la vie elle-même une fête permanente, d'où le nom d'*homo festivus* inventé par Muray pour désigner ses contemporains, fils de Guy Debord et du Web. Certes, les fêtes ont toujours existé – bacchanales, saturnales, Ides de mars et bien d'autres – mais c'étaient des fêtes « interruptives », des intermèdes dans le quotidien. Aujourd'hui, la fête est une injonction de chaque instant. Le travail doit être *fun*, le week-end réservé à la fête, les vacances l'occasion de faire la fête. Comme le note Muray, il s'agissait autrefois de fêter quelque chose alors qu'aujourd'hui « le festif s'est intransitivisé », est devenu sans objet. Il n'en est pas moins vrai que l'on continue partout, jusque dans la campagne profonde, à se chercher des prétextes pour faire la fête. Muray cite ainsi les Fêtes de la Vache en Haute-Savoie, la Fête de la courge près de Cavailon ou encore la Fête des vieux volants à Montbéliard. Mais la Fête a aussi envahi les villes. Celui que Muray nomme *homo festivus* y a pour nom « teuffeur » ou « fêtard ». Les fêtards ont leurs rendez-vous hebdomadaires et leurs grand-messes annuelles : Fête de la Musique, Techno-parade, Fête des voisins, Gay Pride, Nuit Blanche. Seul *Halloween*, produit d'importation semble avoir eu un peu de mal à s'imposer. La *novlangue* s'est, bien entendu, emparée de la fête et comme le ridicule ne tue pas, les âneries fusent. Muray cite l'organisateur de la première Love Parade à Paris pour qui « le droit à la *rave* est le dernier en date des droits de l'homme »⁵. Dans le même registre involontairement comique, Muray rapporte encore les propos d'une directrice d' « agence d'événements » selon qui « la fête fabrique du consensus » - elle aurait pu ajouter « du lien social »... Les fêtes sont pourtant bien souvent pathétiques mais seuls les esprits lucides le perçoivent, comme le héros de Houellebecq dans les premières pages d'*Extension du domaine de la lutte* :

Vendredi soir, j'étais invité à une soirée chez un collègue de travail. On était une bonne trentaine, rien que des cadres moyens âgés de vingt-cinq à quarante ans. A un moment donné, il y a une connasse qui a commencé à se déshabiller. Elle a ôté son T-shirt, puis son soutien-gorge, puis sa jupe, tout ça en faisant des mines incroyables. Elle a encore tourné en petite culotte pendant quelques secondes, et puis elle a commencé à se resaper, ne voyant plus quoi faire d'autre. [...] Après mon quatrième verre de vodka, j'ai commencé à me sentir assez mal, et j'ai dû aller m'étendre sur un tas de coussins derrière le canapé.⁶

Ce que ces gens cherchent à oublier en faisant la fête, c'est que précisément la vie n'est pas une fête, avec ses contraintes professionnelles, ses soucis financiers, ses ennuis de santé et autres limitations imposées à la jouissance. Mais il ne faut surtout pas le dire ! Ecrire comme Jérôme Garcin, il y a une quinzaine d'années, dans *L'Événement du jeudi* que « Monsieur Lang a inventé la Fête de la musique afin que chaque Français, au premier jour de l'été, puisse

⁴ J.D. Nasio, *Enseignement des 7 concepts cruciaux de la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2001, p. 61.

⁵ P. 195.

⁶ M. Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, (1994), cité d'après édition J'ai lu, Paris, 2006, p. 5-6.

faire du bruit pendant vingt-quatre heures avec des appareils ménagers », c'est s'exposer à se faire traiter de vieux con, réac, rabat-joie, pisse-froid ou bonnet de nuit car c'est vouloir se soustraire à l'injonction de jouir, héritée de mai 68 et devenue partie intégrante de la pensée moderne. Qu'importe, Muray ne craint pas les insultes et préfère la vérité au mensonge.

Selon cet empêcheur de fêter en rond, festivisation et infantilisation de la société sont étroitement liées car « nous voulons fusionner avec l'infantile dans la fête ». Ce refus de devenir adulte, partant de se soumettre au principe de réalité, prend de multiples formes régressives que nous nous proposons d'illustrer. Des trentenaires et quadragénaires se repassent l'Ile aux enfants, Capitaine Flam, Goldorak et la Petite maison dans la prairie pour prolonger le paradis insouciant de l'enfance et même si Dorothée a quelque peu raté son *come-back*, Chantal Goya, inusable, remplit les salles et se flatte de réunir toutes les générations depuis les plus petits jusqu'aux grands-parents. Là encore, ses spectacles abolissent les barrières entre générations. Longtemps associés au sérieux et à la sagesse, les vieux s'enorgueillissent d'être restés de grands enfants. Pour flatter ce besoin d'être infantilisé et materné de la crèche à la maison de retraite, les industriels ne sont pas en reste : une marque d'adouçissant prend pour nom Cajoline tandis qu'une boulangerie décide de s'appeler « la Mie câline ». Les ministres de la Santé (Georgina Dufoix, Michèle Barzach, Roselyne Bachelot) jouent les mères protectrices de la nation et appliquent à tout va le principe de précaution – voir la campagne de vaccination contre la grippe A – afin qu'il n'arrive rien aux citoyens, petits et grands, qu'elles couvent en bonnes mère-poules. La sexualité, elle-même, subit le contrecoup de cette évolution avec une glorification de la tendresse et cette expression, « faire un câlin », qui déssexualise l'acte pour rester dans la sphère du bébé et de l'enfance. Dès qu'elle n'est plus rose bonbon, tendre et « bisounours », la sexualité un peu crue ou un peu rude confine à la criminalité. Autre signe de cette infantilisation, déjà repéré par Renaud Camus dans son journal, il n'est plus d'usage d'appeler les gens par leur nom mais pas leur prénom, pratique traditionnellement réservée aux enfants et adolescents. Les participants aux émissions de jeux télévisés ou de télé-réalité ne sont plus connus que par leur prénom, Marcel, Odette, Loana, Jonathan, Steevy... On pourra certes dire qu'il s'agit de peccadilles mais pour Muray, une société qui ne prend plus pour références la maturité, la sagesse ni l'expérience mais l'immaturité et la juvénilité est une société qui court de graves dangers car l'enfant demande à être guidé et ne saurait en aucun cas servir de guide – à moins que l'on ne veuille marcher sur la tête...

S'il est, selon Muray, un domaine dans lequel les modernes marchent bien sur la tête, c'est celui de l'art contemporain. Pour filer, en restant fidèle à l'écrivain, la métaphore démoniaque, on pourrait dire qu'à l'instar du démon l'art contemporain dissimule sa vraie nature – le néant – et cherche à séduire les mortels en se faisant passer pour ce qu'il n'est pas – le génie. Les flèches que Muray décoche sont acérées : « L'art contemporain qui n'est rien est tout de même une haine intense de toute beauté et de tout passé, donc de toute Histoire. Il ne s'agit jamais pour lui que de détruire, avec la bénédiction des bureaucrates de la Culture, ce qui peut encore rappeler le passé »⁷. Dans un chapitre intitulé « Le Palais des Putes », il revient sur les fleurons de l'année 2000 à Avignon, ville qui s'était vu décerner le titre de

⁷ P. 142.

capitale européenne de la culture. On pouvait alors voir circuler en ville « des bus boursoufflés de peinturlure, accablés de barbouillages atroces »⁸ - mais forcément beaux puisque produits par un atelier d'hôpital psychiatrique et que, comme chacun sait depuis Van Gogh, la folie est la cousine du génie. Au Palais des Papes, prostitué à la modernité et devenu le Palais des Putes, trônait *Split-Rocker* de Jeff Koons, « une structure métallique de douze mètres de haut, pesant deux-cent-cinquante tonnes de connerie couverte de fleurs multicolores »⁹. Comme sur une photo de Duane Hanson, Muray décrit des touristes hébétés, soumis, consentants, à qui l'on a répété que c'était de l' « art » et qu'il convenait de se prosterner, bouche bée. Muray dépeint les mêmes pauvres bougres, déambulant à la FIAC, cherchant le sens là où il n'y en a pas mais se sentant tenus d'être admiratifs parce qu'on leur a répété que c'était « décalé », « dérangeant », « éminemment subversif » et que le subversif est une des valeurs suprêmes de la modernité. Même si le public a des circonstances atténuantes, Muray lui reproche tout de même un certain manque de courage. A l'époque des impressionnistes, le public, à qui l'on n'avait pas encore fait subir de lavage de cerveau, se tordait de rire et s'esclaffait. L'occasion était donnée à l'artiste de grandir en se heurtant à l'opposition, en se mesurant à des résistances. Plus rien de cela aujourd'hui. Le public obéit et admire avec longanimité les offenses. Muray n'est pas ici entièrement original. Cela fait un certain temps déjà que l'art contemporain fait l'objet de critiques et de satires. Dans *Les modernes* (1984), voici comment Jean-Paul Aron décrit la situation de la peinture après la mort de Nicolas de Staël, survenue en 1955 : « Dans le n'importe quoi, dans le vide qui s'est creusé depuis sa mort, il faudrait des conquistadores pour réhabiliter la plénitude, des explosifs pour chasser les mirages et, pour raviver la pesanteur des choses, un demiurge, imprimant son estampille dans l'espace déserté par le sens »¹⁰. Même son de cloche chez la romancière et nouvelliste allemande Gabriele Wohmann qui montre, de son côté, les ravages paralysants de l'esthétique contemporaine sur des artistes restés attachés à une conception classique du beau. Hubert Frey, le héros de *Frühherbst in Badenweiler* (1978) ne parvient plus à composer la musique que l'on attend de lui, « une musique psychanalytique et un scintillement littéraire d'univers sonores » - on notera, au passage, une fois encore l'obsession de briser les frontières entre les genres. Dans une lettre à un collègue, il écrit : « Ce que nous pratiquons est un éloignement par rapport à la vraie musique. J'en ai assez de nos bavardages, c'est la trahison du beau ». Et d'avouer que Schubert l'émeut davantage que la musique sérielle intégrale. Le personnage de la peintre Philine dans la nouvelle *Im Ried* (recueil « *Das Salz, bitte !* », 1992) est dans une même impasse. Elle aimerait peindre ce qui l'émeut – les marais ou des champs de tournesols fanés aux têtes marron – mais elle sait que ce n'est pas ainsi qu'elle sera exposée. Si elle veut voir s'ouvrir les portes des galeries, il lui faudra noircir des toiles de longues traînées fuligineuses. Elle décide finalement de poser définitivement le pinceau. Dernière charge en date contre la grande mystification de l'art contemporain : *La carte et le territoire*, roman dans lequel Houellebecq s'amuse à mettre en scène le snobisme d'une intelligentsia qui crie au génie devant les trouvailles de Jed Martin, un artiste malin qui a su saisir l'esprit du temps. Il est admis aux Beaux-arts de Paris pour avoir réalisé... trois cents photos d'objets de quincaillerie.

⁸ P. 375.

⁹ P. 376.

¹⁰ Jean-Paul Aron, *Les modernes*, Paris, Gallimard, 1984, p. 135.

C'est le début d'une ascension fulgurante qui culmine avec des photographies de cartes Michelin. Cela lui vaut d'être invité à la Fondation Ricard pour exposer une carte de la Creuse avant d'être exposé à la Fondation Michelin pour l'art contemporain pour une série intitulée *La carte est plus intéressante que le territoire*. Jed Martin est plutôt sympathique. Il a eu l'intelligence de comprendre la bêtise de ses contemporains, leurs engouements débiles, leur empressement à encenser n'importe quoi pourvu que ce soit « décalé ». Les plus ridicules sont les critiques, comme ce Patrick Kéchichian du roman, critique au *Monde*, qui dépeint l'approche de Jed Martin comme « le point de vue d'un Dieu coparticipant, aux côtés de l'homme, à la (re)construction du monde ». Derrière ces différentes satires – y compris celles de Muray – se dessine en filigrane une question plus grave : l'abondante production d'art contemporain est-elle véritablement synonyme d'une vitalité de l'art ? Rien n'est moins sûr. Il se pourrait même que l'histoire de l'art se meure depuis un certain temps déjà. Muray semble rejoindre ici Plinio Walder Prado Jr qui, dans *Notes sur la résistance artistique*, déclare en 1993 :

Il ne faut sans doute pas croire que la possibilité historique d'une fin de l'art ou de la littérature est un mirage, un fantasme ou une idéologie des philosophes sous prétexte que des nouveaux romans paraissent à chaque saison, donnant lieu à des comptes rendus, à des critiques, à des prix littéraires etc... Il se pourrait bien que ce bruit et ces activités soient précisément la forme sous laquelle l'art et la littérature agonisent aujourd'hui.¹¹

La littérature n'est, d'ailleurs, pas en reste chez Philippe Muray pour qui la vraie littérature se construit en s'opposant à ce qui est. Et de prendre à témoin la formule de Balzac : « Je fais partie de cette opposition qui s'appelle la vie »¹². C'est au nom de cette opposition que Balzac s'en est pris à un siècle sans Dieu, obsédé par l'ambition et l'argent. On pourrait encore citer Rabelais – que Muray affectionne – et qui a choisi le parti de la vie, exubérante, grivoise et jouissive contre l'austérité de la scolastique et du monachisme, les abus des grands et des hommes d'Eglise. Or, si l'on en croit Muray, la littérature actuelle, à quelques exceptions près, ne s'oppose plus à rien mais sanctifie les valeurs de la modernité. Les femmes y sont battantes et tout occupées à leur développement personnel, les hommes domestiqués et prêts à jouer à la maman, l'étalage d'impudeur est la règle car, c'est bien connu, le jardin secret, l'intimité, c'est ringard, et la tendance est à la transparence façon Catherine Millet ; dans cette littérature, le voyage une expérience exaltante et dépaysante dont on ne tire aucun amer savoir baudelairien... Nous sommes dans une littérature de l'assentiment qui, partant, ne saurait être une grande littérature puisqu'elle se construit sans s'opposer à rien. Ce ne sont pourtant pas les personnages qui manquent s'il se trouvait quelque auteur pour s'attaquer à une nouvelle Comédie humaine. Muray en cite quelques-uns : « testeur de trottinette (en procès avec son ex-épouse qui l'accuse d'attouchements sexuels sur leur fille de deux ans), adhérentes du Collectif des femmes de prêtres, salarié de l'Observatoire du traitement de l'homosexualité à la télévision, étudiante préparant une thèse sur l'urgence de réaménager l'Assemblée Nationale pour pouvoir y garer des poussettes ou encore médecin d'une cellule de soutien

¹¹ Plinio Walder Prado Jr, « Notes sur la résistance artistique », *Revue des Sciences Humaines*, Lille, 1993, n°229, p. 106 sq.

¹² Cité p. 240.

psychologique »¹³. Malheureusement ce sont des personnages en quête d'auteur et aucun auteur ne semble désireux de les employer...

Dans son inventaire du désastre de la littérature contemporaine, Muray octroie une place toute particulière à Bernard Pivot. A rebours d'une opinion commune qui voudrait que, comme une dame patronnesse, Pivot ait fait le bien autour de lui, Muray considère plutôt ce dernier comme hautement malfaisant : « ce n'est pas *Loft-Story* qui aura été en France la première émission de télé-poubelle ou de télé-réalité mais c'est *Apostrophes* »¹⁴. Le grand tort de Pivot fut, selon Muray, d'avoir transformé l'écrivain en représentant de commerce, d'avoir voulu faire systématiquement avouer à ses invités la part autobiographique de leur œuvre comme si toute création littéraire ne pouvait être qu'une autobiographie accommodée avec quelques épices. Toutefois, les écrivains sont tout aussi coupables de s'être abaissés à venir chez Pivot faire la retape pour leur dernier livre, à n'écouter que d'une oreille distraite les autres invités, attendant le moment de glouglouter sur le plateau comme un dindon. Pour Muray, une chose est sûre, les grands, les Bernanos, les Mauriac, trop conscients de leur unicité, eussent exigé des entretiens en tête à tête et n'auraient pas accepté de venir se pavaner parmi d'autres, en caquetant à tort et à travers, sur le plateau de Pivot dans des émissions à mi-chemin entre étalage narcissique, café du commerce et foire d'empoigne.

Autre fléau de la littérature actuelle qui l'empêche d'accéder à la grandeur : l'enlèvement dans le moi et ses petites histoires insignifiantes. Au début des années 90, Jérôme Garcin, dans un article intitulé « Les ravages de la psy », publié dans *l'Événement du jeudi*, avait déjà décrit sur le mode comique cette littérature de parturiente :

Mme Dolto et ses pairs ont établi que « l'important, pour chacun, est d'écrire, signant ainsi l'entrée de la littérature dans la thérapie de groupe. Désormais, on couche sur le papier, comme sur un divan, son enfance meurtrie et ses déboires amoureux. « J'utilise ma névrose pour forger mes intrigues et mes personnages » dit d'ailleurs Mme Chapsal qui se flatte d'écrire « pour aller mieux » et travaille, non pas à la qualité de ses pages mais à se confesser en public. « Pour certains comme moi, être banale, demande une longue initiation ». Si l'on mesure volontiers l'effort, bien qu'il n'ait pas dû être gigantesque, on est accablé par le résultat.

Il n'est pas nécessaire de citer Sartre, invoquer Valéry, tutoyer Giono, en appeler ici à Lacan et Merleau-Ponty, j'en oublie, pour tenir finalement que « publier est coton », que les proches d'un écrivain sont dans son « collimateur », que la fréquentation des grands auteurs empêchent de se monter le bourrichon, qu'il faut savoir « digérer puis excréter » les expériences douloureuses, et pour affirmer que, d'une grande histoire d'amour, Mme Chapsal est sortie « vidée, selon l'expérience si parlante des lieux publics ». S'ils sont occupés, pourquoi y recevoir ? Mme du Deffand, elle, accueillait ses invités au salon¹⁵.

Bien que Madeleine Chapsal ne soit pas explicitement visée par Muray, notre exorciste ne pourrait que souscrire à ce texte de Jérôme Garcin puisqu'il est urgent selon lui d'en finir avec la « littérature du moi, cette escroquerie vaporeuse et narcissique »¹⁶. Cela signifie, au passage, que Muray n'a pas fait une croix définitive sur la littérature, que cette dernière n'a pas perdu toute raison d'être. La mission qu'il lui assigne : « Nous déguster d'un monde

¹³ P. 218.

¹⁴ P. 108.

¹⁵ Cité d'après Benoît Pivert, *Ni vivre, ni mourir. L'ennui dans l'œuvre de Gabriele Wohmann*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, Thèse à la carte, 1999, p. 248.

¹⁶ P. 157.

qu'on nous présente comme hautement désirable »¹⁷. On ne sera donc guère étonné d'apprendre que Muray a une sympathie toute particulière pour Houellebecq qui, après Léon Bloy, a repris les fonctions d'entrepreneur de démolitions. Et, comme chacun sait, Houellebecq ne lésine pas sur les moyens pour nous dégoûter de ce monde. Tout y passe, le ridicule des anciens soixante-huitards, reconvertis au mysticisme, qui hantent les centres de yoga et de développement personnel, la pseudo-libération sexuelle qui a créé de nouveaux impératifs de productivité, les écologistes illuminés, les féministes « qui transforment les mecs de leur entourage en névrosés impuissants et grincheux »¹⁸, le culte idiot de l'adolescence alors qu'« il est difficile d'imaginer, plus con, plus agressif, plus insupportable et plus haineux qu'un préadolescent »¹⁹, l'antiracisme qui interdit de dire qu'une danse africaine est trop rythmée (« on pouvait rien dire du tout sur ces conneries de danse africaines »²⁰), la grande misère sexuelle de l'occident ou encore les ravages de la psychanalyse. Seulement voilà, on ne s'attaque pas impunément à l'empire du Bien, à ses vaches sacrées et au politiquement correct. Houellebecq a certes finalement obtenu le Goncourt mais il ne s'en est pas moins attiré auparavant quelques procès retentissants car ce n'est pas là le moindre des paradoxes de cette modernité que de se prétendre ouverte, tolérante, libertaire... tout en persécutant implacablement quiconque touche à ses vaches sacrées.

Il faut dire que les « torts » de Houellebecq ne sont pas minces. Houellebecq affirme dans une interview au magazine *Lire*, le 1^{er} septembre 2001 :

Et la religion la plus con, c'est quand même l'islam. Quand on lit le Coran, on est effondré... effondré ! La Bible, au moins, c'est très beau, parce que les juifs ont un sacré talent littéraire... ce qui peut excuser beaucoup de choses. Du coup, j'ai une sympathie résiduelle pour le catholicisme, à cause de son aspect polythéiste. Et puis il y a toutes ces églises, ces vitraux, ces peintures, ces sculptures...

En 2002, le narrateur de son roman *Plateforme* récidive : « L'islam ne pouvait naître que dans un désert stupide, au milieu de bédouins crasseux qui n'avaient rien d'autre à faire – pardonnez-moi – que d'enculer leurs chameaux ». Aussitôt, la Ligue des droits de l'Homme, la Ligue Islamique mondiale, les grandes mosquées de Paris et de Lyon ainsi que la Fédération Nationale des Musulmans de France portent plainte pour injure raciale et incitation à la haine religieuse. Pour aggraver son cas, Houellebecq exprime sa sympathie pour les Raéliens²¹, un mouvement sectaire, et prend la défense de la prostitution : « La prostitution, je trouve ça très bien. Ce n'est pas si mal payé, comme métier... »²². Il s'enfonce davantage encore dans un entretien enregistré le 31 mars 2011 à l'Institut Français d'Israël de Tel-Aviv et diffusé par la chaîne Guysen TV, accusant les écologistes de collaboration avec l'islamisme : « Il faut dire qu'il y a des gens de nature collaborationniste, les écologistes représentent le cas le plus flagrant, qui sont un peu embêtés avec ces histoires de voile parce

¹⁷ P. 277.

¹⁸ Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, (1998), cité d'après l'édition J'ai lu, Paris, 2000, p. 146.

¹⁹ Ibid. p. 168.

²⁰ Ibid. p. 133.

²¹ « Houellebecq, le nouvel alibi de Raël », *L'Illustré*, décembre 2003, Suisse.

²² *Lire*, 1^{er} septembre 2001.

qu'ils ont un vague côté féministe. Donc, comme ils ne peuvent pas donner satisfaction aux musulmans sur tout, ils leur donnent au moins satisfaction sur le cas d'Israël en laissant tomber les juifs, comportement de collaborationniste typique »²³. Si encore, comme tous les modernes habitants de l'Empire du Bien, Houellebecq avait bouffé du curé, vomi sur le pape, sur l'intolérance génétique de l'Eglise depuis les croisades, la pédophilie du clergé et l'obscurantisme du catholicisme, on eût applaudi à tout rompre... mais voilà, Houellebecq touchait aux tabous suprêmes. Dans l'Empire du bien, il ne faut pas toucher à l'islam, toujours victime d'amalgames, toujours incompris bien qu'il soit « religion de tolérance et de paix », il ne faut pas « compromettre le dialogue des cultures », il est expressément interdit de faire l'apologie de la prostitution car la prostitution est « dégradante pour la femme » - et l'on sait que le féminin est sacré -, il ne faut pas non plus médire des écologistes, saints des temps modernes qui, fauchant des OGM au péril de leur liberté, se sacrifient pour un monde meilleur... C'est pour quelques unes de ces raisons que Houellebecq s'est retrouvé convoqué devant un tribunal en 2002. Certes, le 17 septembre de cette même année, les plaignants ont été déboutés, le tribunal considérant que les propos de l'écrivain relevaient du droit à la critique des doctrines religieuses et que la critique d'une religion ne pouvait être assimilée à des propos racistes. Le plus important, toutefois, n'est pas que Houellebecq ait été relaxé mais bien plutôt qu'il ait été poursuivi. Pour Philippe Muray, il n'y a à cela rien d'étonnant. Sitôt que les modernes sentent remis en cause certains de leurs principes inaliénables, ils se dressent sur leurs ergots et en appellent à la justice. L'écrivain a consacré à ces quérulents processifs un texte des *Exorcismes III* intitulé « Physiologie du porte-plaintes ». Une multitude d'associations (MRAP, LICRA, Ligue des Droits de l'Homme, Ni putés ni soumises, Chiennes de garde, Ligue anti-tabac et d'autres encore) ont trouvé dans les procès une raison de vivre, de se faire voir et de se faire entendre. Elles luttent contre les homophobes, les sexistes, les harceleurs, les racistes, les antisémites, les fumeurs et les chauffards, car il est entendu que les fumeurs – et bientôt les obèses – sont des *pervers* qui, conscients des dangers, se nuisent et nuisent à autrui. Dans sa préface à *La révolte des élites et la trahison de la démocratie*, Jean-Claude Michéa évoque « cette guerre de tous contre tous par avocats interposés ». Bill Clinton en sait quelque chose, lui qui a failli perdre son poste de Président des Etats-Unis à la suite de certaines privautés... Mais d'où vient donc, au fait, cette considérable énergie qu'il faut pour traquer, persécuter et faire condamner ? A cela, Muray a une réponse plaisante. L'envie du pénal a supplanté l'envie du pénis. Le moderne a trouvé plus jouissif que la *libido voluptatis*, à savoir la *libido accusandi*, la *libido denuntiandi* et la *libido judicandi*. Une absence de procès est ainsi plus décevante encore qu'une absence de rapports sexuels. En exergue de son chapitre « Outrage aux bonnes meufs », Muray cite en guise d'illustration Carla Del Ponte, procureure du Tribunal Pénal International pour la Yougoslavie, laquelle soupire, frustrée : « Nous n'avons eu aucune arrestation depuis six mois. Je suis préoccupée ». Il ne se passe, Dieu merci, pas un semestre sans que quelqu'un ne veuille enrichir l'arsenal juridique d'une nouvelle loi répressive. A titre d'exemple, rappelons qu'après avoir sanctionné les péripatéticiennes pour racolage actif, on les a mises à l'amende pour racolage passif, et voilà qu'on s'apprête à verbaliser leurs clients. La *libido judicandi*, irrépressible et jamais à court d'idées, prend parfois des formes ubuesques. Muray cite le cas

²³ « Houellebecq accuse les écologistes de « collaboration » avec l'islamisme », *Libération*, 4 avril 2011.

de deux avocats bavarois ayant demandé l'inscription de la Bible sur la liste des écrits dangereux pour la jeunesse en raison des « passages sanglants et contraire aux droits de l'homme qu'elle contient »²⁴. Houellebecq l'a donc échappé belle, lui dont *Plateforme* faisait ouvertement l'apologie du tourisme sexuel tellement contraire à la « dignité humaine ». En effet, s'il est un élément sur lequel on ne transige pas dans l'empire du Bien suprême, c'est la moralité du tourisme. Le tourisme se doit d'être « équitable » et d'apporter son écot au « développement durable ». On le serine assez à chaque page du légendaire *Guide du routard*. Comme Houellebecq, Muray ne goûte guère la voix aigrelette de vieille fille protestante qui rabâche au lecteur : « on s'abstiendra de... » ou « on admirera au passage... ». Cela n'est qu'un symptôme supplémentaire de l'infantilisation collective. Tout touriste est un enfant qui demande à être guidé, pris par la main, conduit sur le droit chemin et détourné des tentations malsaines. Philippe Muray trouve pourtant bien grotesque l'anathème jeté sur le tourisme sexuel. Comme s'il existait un tourisme moral ! Il rejoint donc Houellebecq dans sa vision désenchantée de l'état de la planète, et les lignes qui suivent pourraient tout aussi bien être tirées de *Plateforme* : « Dans ce bal des moribonds européens où les aides-soignants s'appellent voyagistes et responsables de villages, le touriste sexuel n'est que le monstre-alibi de tous ceux qui ont transformé l'occident en asile invivable et qui entendent bien poursuivre leurs méfaits à travers le globe ; par le biais notamment du 'tourisme éthique' ». La perspective est sombre : « L'occident meurt en bermuda »²⁵.

Comme chacun sait, il existe des morts lentes et des morts fulgurantes. Il semble que le déclin de l'occident fasse partie des longues agonies. Muray n'a pas fixé la fin du monde à 2012 selon le calendrier maya. A le lire, il semble que, à défaut d'avoir de beaux jours devant lui, l'occident ait encore du *temps* devant lui. L'apocalypse n'est pas encore pour demain. Muray imagine donc dans ses *Exorcismes spirituels* l'avenir tel que déjà il se dessine. *Exit* le catholicisme qui va sombrer dans les oubliettes, démasqué, dépassé, ridiculisé. A noter que, lorsque Muray écrit, les affaires de pédophilie n'ont pas encore éclaboussé l'Eglise mais cette dernière est déjà bien mal en point après quelques siècles d'antycléricalisme. Les mots « France » et « français », associés à des choses haïssables – colonialisme, esclavagisme – et trop connotés ethniquement, seront progressivement bannis du vocabulaire. Les valeurs phares, déjà bien cotées, seront le pluralisme culturel, l'engagement éthique, l'Europe, le Web, le métissage, le développement durable, l'engagement « citoyen ». Seront progressivement éliminés « le secret, la vie intime, la discrétion, la décence, la pudeur, le retrait, le sens de la dignité, le respect et la courtoisie »²⁶. L'indifférenciation sexuelle, déjà bien entamée, va se poursuivre. On ne précisera plus à l'état civil le sexe de l'enfant – trop réducteur, trop impliquant en termes de sexualité ultérieure ! L'homosexualité va se généraliser. Dans un film ou un roman, le coup de théâtre, ce sera le *coming out* de l'adolescent annonçant à ses parents son hétérosexualité. Le féminin deviendra l'aune de toute chose. On ne pourra plus séduire une femme sans lui signer un contrat d'engagement en bonne et due forme. Sinon, le séducteur encourra des poursuites pour harcèlement voire tentative de viol. On ne montrera plus aucune création artistique ni publicitaire qui puisse

²⁴ Cité par Muray, p. 136.

²⁵ P. 72.

²⁶ P. 188.

heurter les *lobbies* homosexuel, féministe et animalier. On se souvient encore de la polémique déclenchée par la crème fraîche épaisse de Candia - « Babette, je la lie, je la fouette, et parfois elle passe à la casserole » - qui avait suscité l'ire des féministes. Muray prévoit une avalanche de procédures judiciaires pour tous les écarts sexuels et infidélités car, dans le monde des Bisounours, l'amour doit être absolu et sanctifié, le couple sacralisé, d'où l'acharnement des homosexuels à conquérir le droit de convoler en justes *noces*, comme si le mariage était la seule forme de lien désirable, le PACS n'en étant qu'un vulgaire succédané et un affront fait au romantisme. Une déferlante de victimisation verra se multiplier les demandes de « réparations » pour le passé de la France. « Minorités de toute sorte, marginaux, esclaves, colonisés, handicapés, étrangers du dehors et du dedans »²⁷ exigeront des dédommagements et feront voter des lois. Parodiant Malraux, Muray déclare : « Le XXI^e siècle sera imaginatif, chicanier, intolérant et procédurier ou ne sera pas »²⁸. Ce siècle verra aussi le triomphe des bobos écolos. Partout des rollers, des tramways, des haltes-garderies, du « tissu social ». Paris aura montré l'exemple grâce à la hotte bien remplie du père « Delanoël ». Le monde, désormais sans frontières, se transformera en un gigantesque Club méd. Pourtant, Muray n'est pas entièrement défaitiste. Il incline à penser que le programme de métamorphose des êtres humains ne sera jamais une réussite totale, en raison d'un fond de ringardise incurable, inhérent à l'espèce. Se livrant à une analyse du score de Jean-Marie Le Pen au premier tour des élections, le 21 avril 2002, Muray – qui n'a aucune sympathie pour l'homme ni son programme – se demande si, ce jour-là, cette part de « ringardise incurable » ne s'est pas vengée de la dictature du Bien suprême que politiques et média n'ont de cesse de propager – toujours plus d'Europe, toujours moins de frontières, toujours plus de radars routiers, toujours plus de lois, toujours plus de métissage. Muray interprète donc le score de J.M. Le Pen comme le retour du refoulé, l'irruption de la réalité dans un fantasme venu d'en-haut qui s'obstine à la nier. Le peuple se serait révolté contre « les vautours de l'Irréversible »²⁹ qui présentaient leur avenir comme inéluctable et hautement désirable. L'analyse mérite réflexion.

Si Philippe Muray refuse les étiquettes d'« imprécateur » et de « pamphlétaire » que lui soumet Elisabeth Lévy dans un des entretiens contenus dans *Exorcisme III*, on ne saurait pourtant nier qu'il a tendance à forcer le trait et à manquer de sens de la nuance comme beaucoup de polémistes. Sa charge contre l'art contemporain est certes drôle mais un peu vague – et aussi quelque peu éculée car elle reproduit le reproche adressé de tout temps aux avant-gardes – avant qu'elles ne finissent par être consacrées. Et puis, quand fait-il commencer cet « art moderne » qu'il voue aux gémonies ? N'y a-t-il vraiment *aucun* artiste contemporain de talent ? Muray ne semble pas animé ici par un souci d'impartialité. On peut également lui reprocher de considérer aussi hâtivement toutes les femmes comme libérées, démonétisant par la même occasion la parole des féministes. Muray oublie au passage les millions de femmes et de jeunes filles musulmanes qui, dans les sociétés occidentales, sont soumises à des traditions d'un autre

²⁷ P. 209

²⁸ Ibid.

²⁹ P. 270.

âge. Mais les victimes du machisme ne sont pas toutes musulmanes. *Quid* des 47 500 faits de violences conjugales recensés pour l'année 2007 (source : Observatoire national de la délinquance) ? Chaque semaine, 3 femmes meurent dans l'hexagone sous les coups portés par leur compagnon. Et que dire des soixante-quinze mille femmes violées annuellement en France ? Qu'aurait dit Muray de l'affaire opposant Dominique Strauss-Kahn à la femme de ménage d'un hôtel *Sofitel* new-yorkais ? N'eût-il pas été tenté, lui aussi, de n'y voir qu'une simple affaire « de trousseage de domestique »³⁰ ? Les mêmes reproches peuvent s'appliquer au regard que porte l'écrivain sur l'homophobie. Sous prétexte que les homosexuels défilent librement une fois par an avec plumes et paillettes dans les rues et qu'ils ont maintenant leur quartier à Paris, l'homophobie ne serait qu'un mythe, inventé par des associations procédurières ayant besoin d'ennemis imaginaires pour se donner une raison d'exister. Des chiffres sont pourtant disponibles. Et ils font froid dans le dos. Dominique Versini, Défenseure des enfants, a souligné en 2008, à l'occasion des Journées nationales du suicide, qu'un quart des tentatives de suicide des garçons de 15 à 24 ans et 10% de celles des filles du même âge étaient liées à un problème d'homosexualité. A l'hiver 2004-2005, la revue canadienne *Cross Currents* tirait le signal d'alarme sous le titre « Mieux vaut être mort que gay ». Philippe Muray ignore aussi apparemment le concept de *gay bashing* par lequel on désigne les coups et blessures – parfois mortels – portés à un individu du simple fait de son orientation sexuelle. Là, encore son approche est par trop dépourvue de sérieux. Cette même tendance à manquer de sens de la nuance est récurrente dans son œuvre, ainsi lorsque, à propos des religions, Muray note : « les grandes religions sont mortes même si elles existent encore en apparence »³¹. Si les églises aux trois-quarts vides et les paroisses sans prêtres peuvent susciter cette impression, que fait l'écrivain de l'extraordinaire vitalité de l'islam ? Certes, Muray n'a pas que les défauts d'un polémiste, il en a aussi les qualités, à savoir le courage qui frise parfois la témérité, ainsi dans cette sympathie, inattendue et tellement à rebours de l'esprit du temps, qu'il avoue pour le catholicisme, ridiculisé et attaqué de toutes parts. Ce que Muray aime dans le catholicisme, c'est qu'il renvoie l'homme à son néant, à sa petitesse de créature, à son extrême fragilité, à la différence des *pride* qui fleurissent ça et là pour s'enorgueillir sottement d'être ce que l'on n'a aucun mérite à être...

La tentation peut être grande de classer Muray, comme l'a fait Daniel Lindenberg, parmi les « nouveaux réactionnaires »³². L'écrivain a protesté et il n'a sans doute pas eu tort de se rebeller contre cette négation de son originalité, dissoute dans un prétendu mouvement aux contours informés. Il y a certes des points communs entre Muray et les « nouveaux réactionnaires » de Daniel Lindenberg – Michel Houellebecq et Alain Finkielkraut, pour n'en citer que quelques uns – mais il y a aussi des différences, parfois notables, qu'il convient de souligner. Inversement, l'étiquette de « nouveau réactionnaire » passe sous silence les affinités qui unissent Muray à d'autres

³⁰ En référence aux propos tenus par Jean-François Kahn.

³¹ P. 179.

³² Daniel Lindenberg, *Rappel à l'ordre : les nouveaux réactionnaires*, Paris, Seuil, 2002.

personnalités, étrangères à cette nébuleuse, Muray avouant se situer lui-même « quelque part entre Hegel et Pierre Desproges »³³.

Comme nous l'avons souligné, il existe de nombreuses convergences entre Houellebecq et Muray. C'est un peu comme si, dans les romans de Houellebecq, les idées de Muray sur la solitude de l'homme occidental, le féminisme, les relations devenues impossibles entre les sexes s'incarnaient et prenaient vie à travers des créatures de chair et de sang. Il existe toutefois certaines différences entre les deux écrivains. Contrairement à Houellebecq, Muray ne pense pas que la femme soit humainement supérieure à l'homme. Il n'a pas eu, non plus, de mère hippie et n'est donc pas animé à l'égard des soixante-huitards de cette haine viscérale qui agite la plume de Houellebecq. Une autre différence tient au rapport à la psychanalyse. Parmi les œuvres que Muray admire, figure, à côté du film *Le déclin de l'empire américain* (1986) du Canadien Denys Arcand, la *Psychopathologie de la vie quotidienne* freudienne. On ne trouve donc pas dans les *Exorcismes spirituels* d'attaques en règle à l'encontre de la psychanalyse, comme Houellebecq a pu en livrer dans *Extension du domaine de la lutte*. La haine de l'islam, virulente et volontiers outrancière chez Houellebecq, n'apparaît pas non plus chez Muray. Autre dissemblance, Muray est un pudique, jamais il ne parle de sexualité dans les termes crus et volontairement choquants dont use abondamment Houellebecq, notamment dans *Plateforme*. Entre Muray et Alain Finkielkraut, un autre « nouveau réactionnaire » dûment estampillé, d'indéniables convergences existent. C'est, chez les deux écrivains, la même déploration du déclin de la civilisation. Les deux hommes s'érigent en défenseurs des notions d'identité, de transmission, d'héritage et de tradition mais Finkielkraut est marqué par sa judéité. Les questions, parfois obsessionnelles, de la *shoah* et du droit à l'existence de l'Etat d'Israël occupent chez lui une place qu'elles n'ont pas chez Muray, même si ce dernier considère le nazisme comme la manifestation majeure du Mal au XX^e siècle. D'autres comparaisons s'offrent avec des écrivains, essayistes ou journalistes, volontiers étiquetés comme « réactionnaires », même s'ils n'apparaissent pas toujours dans le répertoire de Daniel Lindenberg. On peut songer ainsi à Renaud Camus. Son journal, qu'il tient sans discontinuer depuis 1986, se lit comme une étude nosographique de la France au cours de trois dernières décennies. Les maux qu'il répertorie sont souvent les mêmes que ceux qu'énumère Muray dans les *Exorcismes spirituels* : disparition de l'identité française et déclin des valeurs traditionnelles. Toutefois, l'homosexualité de Camus creuse, tout comme le judaïsme de Finkielkraut, un léger fossé. D'autant que Camus, qui semble obéir à une volonté de transparence à l'égard de ses lecteurs, se croit tenu de narrer ses expériences sexuelles par le menu. Or l'impudeur et la transparence sont précisément deux choses que Muray abhorre. Parmi les autres différences, citons encore le regard porté sur l'immigration. Camus y voit la source de bien des maux de la société française et a tenu, dans cet esprit, en décembre 2010 à Paris une allocution dans le cadre des Assises sur l'islamisation. Muray, en revanche, semble considérer que l'occident n'a pas eu besoin des immigrés pour décliner. Ses boucs-émissaires ont d'autres noms. Muray

³³ <http://www.philippe-muray.com/biographie-philippe-muray.php>

les combat à travers ses livres. Camus, lui, a choisi parallèlement la voie politique en fondant en 2002, le Parti de l'In-nocence, parti « constitué autour des valeurs de civisme, de civilisation, d'urbanité de respect de la parole et d'in-nocence », « nocence » étant entendu comme « nuisance », du latin *nocere* »³⁴. Inversement, selon Muray, qui confesse avoir été plus ou moins gauchiste et althussérien au début des années soixante-dix, la voie politique ne mène plus nulle part car il existe désormais, au-delà des prétendus clivages politiques, une forme de consensus sur les valeurs de la modernité, lequel rend impossible tout débat par manque de contradicteurs. S'il est un point qui rapproche toutefois les deux écrivains, c'est la cabale haineuse dont Camus a été victime lors de la parution de son ouvrage, *La campagne de France*, en 1994. L'écrivain avait eu la folie d'écrire à propos de l'émission *Panorama* de France Culture :

Les collaborateurs juifs du Panorama de France-Culture exagèrent un peu tout de même : d'une part ils sont à peu près quatre sur cinq à chaque émission, ou quatre sur six ou cinq sur sept, ce qui, sur un poste national ou presque officiel, constitue une nette surreprésentation d'un groupe ethnique ou religieux donné ; d'autre part, ils font en sorte qu'une émission par semaine au moins soit consacrée à la culture juive, à la religion juive, à des écrivains juifs, à l'État d'Israël et à sa politique, à la vie des juifs en France et de par le monde, aujourd'hui ou à travers les siècles. » (*La campagne de France*)³⁵

Ces lignes déclenchèrent un véritable lynchage médiatique, inauguré par Marc Weitzmann des *Inrockuptibles*. C'est peut-être en souvenir de cette « affaire Camus » que Muray note dans ses *Exorcismes spirituels III* : « Dans ce monde qui fait de la tolérance une vertu cardinale, la chasse aux sorcières bat son plein »³⁶. L'affaire Camus a magistralement illustré les dangers qu'il y a, en France, à déroger au politiquement correct, un thème qui rapproche Muray de deux autres essayistes, Elisabeth Lévy, auteur des *Maîtres-censeurs* (2002) et Jean Sévillia à qui l'on doit, entre autres, *Le Terrorisme intellectuel : de 1945 à nos jours* (2000), *Historiquement correct. Pour en finir avec le passé unique* (2003) et *Moralement correct. Recherche valeurs désespérément* (2007). Parmi les « anciens réactionnaires » à qui l'œuvre de Philippe Muray peut faire penser à l'occasion, citons surtout Céline et Léon Bloy. Muray partage le pessimisme de Céline à qui il a consacré un essai en 1981. Aucun des deux ne croit aux lendemains qui chantent. Toutefois, Muray n'a aucune fascination pour le nazisme, il n'a pas l'antisémitisme baveux de Céline. En outre, son pessimisme reste en-deçà du désespoir absolu de Céline, le médecin qui, pour avoir côtoyé aux côtés des déshérités de banlieue toutes les horreurs imaginables, en a perdu toute foi en l'humain. Et bien sûr, la prose de Muray n'a ni la gouaille ni la jubilation argotique de celle de l'écrivain maudit. Autre vieux réactionnaire : Léon Bloy. Là encore, les deux hommes partagent un même sentiment de déclin – déclin de la littérature, déclin des mœurs politiques – mais ils n'ont pas la même vision de l'Histoire. Chez Muray, l'après-histoire a déjà commencé puisque, dans une perspective hégélienne, l'histoire est constituée de mouvements contradictoires, d'oppositions

³⁴ http://fr.wikipedia.org/wiki/Renaud_Camus

³⁵ Ibid.

³⁶ P. 274.

qui font avancer les choses, or, toujours selon Muray, il n'y a plus de courants divergents, d'opposition de systèmes comme le monde en a connu avec l'affrontement du capitalisme et du communisme. L'histoire est donc terminée. Bloy, en revanche, s'inscrit dans une perspective chrétienne. Il croit, lui aussi, à une fin de l'histoire. Il la pense, d'ailleurs, imminente, mais cette fin de l'Histoire coïncide chez lui avec l'Apocalypse biblique, le retour du Christ sur terre et la résurrection des morts. Bloy, auteur du *Sang du pauvre*, locataire malheureux, voue également une haine aux propriétaires et aux riches qui est étrangère à Muray. En outre, le catholicisme éloigne Bloy de l'auteur des *Exorcismes spirituels*. En effet, si Muray a de la *sympathie* pour le catholicisme, il n'a pas la foi absolue, dévorante et intolérante de Bloy. Il n'a pas non plus le goût du mot rare ni l'anathème emphatique qui caractérisent les *Propos d'un entrepreneur de démolitions*. Parmi d'autres rapprochements que nous aimerions suggérer, il y a Jean Dutourd et Pierre Daninos. Dans un hommage funèbre à Jean Dutourd publié en janvier 2011 dans le *Nouvel Observateur*, de nombreuses phrases eussent pu sans peine s'appliquer à Muray : « Réactionnaire, provocateur, ronchon, l'écrivain était devenu une figure familière de la littérature et des médias en brocardant pendant plus de 50 ans le conformisme et la médiocrité de l'époque »³⁷, plus loin : « l'écrivain emprunta les chemins de traverse pour dénoncer la bêtise triomphante et les modes, les jargonneurs et l'air du temps. Nous sommes, sans aucun doute, beaucoup plus bêtes aujourd'hui qu'il y a cent ans. Et d'une toute autre bêtise, expliquait-il. Celle du XIX^e siècle était cartésienne... C'était une bêtise d'idées. Aujourd'hui, il n'y a plus d'idées, la bêtise est toute nue, fondée sur le vocabulaire : on dit n'importe quoi, du charabia, des choses qui n'ont pas de sens »³⁸. Ne croirait-on pas lire là le portrait de l'auteur des *Exorcismes spirituels* ? Pour ce qui est de Pierre Daninos, un ouvrage a particulièrement retenu notre attention, *Vacances à tout prix*, publié en 1958. Daninos, visionnaire, imaginait déjà le protagoniste du texte de Muray, « l'Occident meurt en bermuda » : le touriste moderne. Et il le faisait avec la même verve, comme en témoigne cette citation : « Rien de tel que d'aller au bout du monde pour trouver des gens qui vont encore plus loin ». D'aucuns seront peut-être surpris de voir Muray, le penseur pessimiste, comparé ici à deux écrivains surtout connus pour leur qualités humoristiques. Il n'y a pourtant pas d'incongruité. Interrogés dans les *Exorcismes spirituels* sur les écrivains qu'il admire, Muray répond : « Ceux qui me font rire ». Son goût pour le rire transparaît, du reste, à travers des titres de chapitres comme « La fin des haricots est terminée », « La cage aux phobes » ou encore « Les jeux de l'amour et du prétoire ». Cela n'empêche pas l'écrivain de juger la situation grave mais entre les lamentations geignardes et l'humour, il préfère l'humour, plus élégant, car il n'a pas oublié que l'humour, c'est aussi la politesse du désespoir.

³⁷ « Décès de l'académicien Jean Dutourd, réactionnaire assumé et féroce critique de l'air du temps », *Le Nouvel Observateur*, 18 janvier 2011.

³⁸ Ibid.

